HAL open science

Le panthéon provençal. Noms de rues et mise en scène du passé

Jean-Claude Bouvier, Jean-Marie Guillon

To cite this version:

Jean-Claude Bouvier, Jean-Marie Guillon. Le panthéon provençal. Noms de rues et mise en scène du passé. XVe Colloque international d'onomastique, Jun 2010, Aix-en-Provence, France. pp.373-391. hal-03641688

HAL Id: hal-03641688

https://amu.hal.science/hal-03641688v1

Submitted on 14 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Actes des colloques de la Société française d'onomastique

Le Panthéon provençal. Noms de rues et mise en scène du passé

Jean-Claude Bouvier, Jean-Marie Guillon

Citer ce document / Cite this document :

Bouvier Jean-Claude, Guillon Jean-Marie. Le Panthéon provençal. Noms de rues et mise en scène du passé. In: Le nom propre a-t-il un sens ? Actes du Colloque d'onomastique d'Aix-en-Provence (juin 2010) Paris : Société française d'onomastique, 2013. pp. 373-391. (Actes des colloques de la Société française d'onomastique, 15);

https://www.persee.fr/doc/acsfo_0000-0000_2013_act_15_1_1184

Fichier pdf généré le 19/01/2021

Le Panthéon provençal

Noms de rues et mise en scène du passé

Jean-Claude Bouvier
Aix-en-Provence (France)
Jean-Marie Guillon
Aix-en-Provence (France)

Persée creative commons BY:

Les dénominations des voies urbaines, appelées *noms de rues* par commodité sont toujours le résultat d'un choix, effectué par la population autrefois, par les pouvoirs municipaux aujourd'hui, mais généralement validé par l'usage. Cela veut dire concrètement qu'il y a toujours dans la démarche toponymique en milieu urbain, et bien sûr plus particulièrement dans les décisions des édiles, des préférences, des valorisations, mais aussi des atténuations, des oublis, des refus, des censures même.

Une étude systématique des noms de rues, dans l'histoire et dans le présent, permet de dessiner l'image d'une ville, la représentation qu'une ville cherche à donner d'elle-même et donc la « mise en scène » des éléments constitutifs de son identité[1].

Panthéon. Ce terme a surtout été utilisé jusqu'ici pour parler des choix républicains des villes de France, par référence au Panthéon antique et plus précisément au monument parisien du même nom où reposent les gloires républicaines de la Nation. À l'échelle d'une région, comme la Provence, cette notion peut être envisagée du point de vue des personnalités « régionales » considérées comme marquantes, comme emblématiques de la région ou d'une partie de cette région, mais aussi plus largement du point de vue des acteurs de l'histoire locale, nationale, internationale qui participent de cette mise en scène régionale du passé et qui peuvent avoir une propension à devenir des héros légendaires.

Dans le temps qui nous est imparti, nous ne pourrons prendre que quelques exemples, qui nous paraissent significatifs, d'une présence forte ou d'une absence remarquée de grands acteurs individuels ou collectifs qui ont marqué de leur empreinte l'histoire de cette région.

---

1 Sur la toponymie urbaine, voir en particulier *La toponymie urbaine. Significations et enjeux*, sous la direction de Jean-Claude Bouvier et Jean-Marie Guillon, Paris, L'Harmattan, 2001 (actes d'un colloque tenu à Aix-en-Provence, les 11 et 12 décembre 1998) et J.-C. Bouvier, *Les noms de rues disent la ville*, Paris, Christine Bonneton, 2007.

1. Les Pères fondateurs

La Provence, par son nom même, rappelle l'ancienne province romaine, la *provincia romana*. Mais elle est aussi l'héritière d'un passé plus ancien, souvent mis en scène dans la toponymie urbaine.

1.1. Les Grecs

Parmi les populations plus anciennes que les Romains, ce sont les Grecs, ou plutôt les Phocéens, qui sont le plus visibles dans la toponymie urbaine provençale, bien plus que les Gaulois. Les Phocéens sont présents à Marseille, ville fondée par des Grecs venus du port de Phocée en Ionie, vers 600 avant J.C., mais aussi en dehors de Marseille.

À Marseille, la dénomination existe déjà au XVIIIe siècle : une rue des Phocéens, devenue rue des Anciens Phocéens sous la Révolution[2]. Mais le long de la Méditerranée sept voies urbaines portent ce nom, dont trois dans les Bouches-du-Rhône (Marseille, Aubagne et Gardanne), une à Nice (ville grecque par son nom même), deux dans l'Hérault (Agde, autre ville au nom grec, et Marseillan), une dans le Vaucluse, à Orange. Il faut ajouter un étonnant Aitre des Phocéens (terrain près d'une église, cimetière) à Torcé en Vallée, dans la Sarthe[3] !

Bien sûr on évoque aussi, mais à Marseille seulement, les héros légendaires de la fondation de la ville : Protis, le Phocéen, et Gyptis, la fille du roi des Ségobriges, qui accueillit Protis et lui donna sa fille. Mais ce légendaire s'est implanté assez tardivement dans la toponymie urbaine : la rue Gyptis en 1906 et la rue Protis en 1956.

Ce qui est intéressant, c'est que cette commémoration toponymique des origines historico-légendaires de Marseille est en relation avec d'autres façons de dire ce passé glorieux. Il y a d'autres « lieux de mémoire », comme les enseignes commerciales. À Marseille, selon l'annuaire Pages blanches de 2010, 21 sociétés sont dites phocéennes : dans le bâtiment, ou dans le domaine de la climatisation-rénovation, des applications médicales, de l'agro-alimentaire. Dans neuf cas ce sera simplement « La Phocéenne » : « La Phocéenne des Cosmétiques, des Eaux, des Saveurs » ou « La Phocéenne » tout court (pour nettoyage). Mais il y a aussi les « Phocéens » : agence « Phocéens Voyages », qui se trouve à Nice et à Cannes, donc dans d'autres espaces de la présence phocéenne, les « Cars phocéens » à Cannes, les « Parquets phocéens » à Marseille. Dans ses moments les plus glorieux le club de football, l'Olympique de Marseille, est souvent appelé « club phocéen » et ses joueurs, « les Phocéens ». On observe enfin à Marseille l'entrée en scène de Protis lui-même dans la vie commerciale : « Protis Bâtiment, Compta, Consulting, Électricité », etc. Évidemment, la référence à la Provence est bien plus importante dans le choix des noms des enseignes

2 Adrien Blès, *Dictionnaire historique des rues de Marseille*, nouvelle édition corrigée et augmentée, Marseille, Éditions Jeanne Laffitte, 2001.

3 Les données chiffrées sur la répartition des toponymes urbains que l'on peut lire dans cette communication proviennent de la base de données informatisée de la Poste que M. Gilles Aymard, du Service national de l'adresse, a interrogée pour nous. Nous lui adressons nos vifs remerciements.

commerciales : une centaine à Marseille. Mais cette référence à Phocée est tout de même un indice significatif.

Dans la toponymie urbaine de Marseille, ce rappel des origines grecques a surtout engendré tout un ensemble de références aux Grecs, d'ici ou de là-bas, qui élargissent et affinent l'image grecque de Marseille :

- les navigateurs « marseillais » d'origine grecque, qui ont très tôt sillonné les mers et donc fait émerger la vocation maritime de Marseille, dans la deuxième moitié du IVe siècle av. J.C., Pythéas vers la Bretagne et la mer Baltique, Euthymènes vers l'Afrique, jusqu'au Sénégal. Euthymènes a une rue à Marseille dès le Ier Empire (7 août 1805), Pythéas en 1912 seulement, mais il a aussi un territoire toponymique plus étendu : 6 appellations, à Marseille, Bouc-Bel-Air, Marignane, Salon, donc à proximité de Marseille, et à Toulon ;
- des écrivains, philosophes ou savants de la Grèce antique : Socrate, dès 1808, Pythagore, Pindare, Homère... Ces personnages ont bien entendu été célébrés ailleurs qu'à Marseille (parfois assez peu d'ailleurs : deux attestations pour Pindare, dans deux ports, Marseille et Calais...). Mais une telle concentration à Marseille est là aussi significative ;
- ou encore le jeune Anacharsis, héros littéraire d'un ouvrage qui a eu son heure de célébrité *Le voyage du jeune Anacharsis en Grèce* de l'Abbé Barthélémy, publié en 1788. L'Abbé Barthélémy était originaire de Marseille et du coup les trois attestations du jeune Anacharsis en France se trouvent à Marseille, Aubagne et Cassis.

1.2. Les Romains

Les Romains sont bien présents dans la toponymie provençale, dans les noms des communes ou de lieux-dits évidemment plus que dans les noms de rues. D'autre part, la mémoire de la romanité a été fortement enrichie par le légendaire toponymique, souvent créé par des érudits locaux, mais bien assumé par les populations locales, qu'on retrouve aux portes mêmes des villes : par exemple près d'Aix, les noms de la Sainte-Victoire et de Pourrières réinterprétés par rapport à la victoire de Marius sur les Teutons en 102 avant. J.-C., alors que la Sainte-Victoire (*Venturi* en provençal) doit son nom, comme le mont Ventoux, à une base oronymique **vint-* prélatine et que l'étymologie « première » de Pourrières n'est pas celle du champ de bataille dans lequel auraient « pourri » de très nombreux combattants, mais bien plutôt celle de terrains pourris parce que marécageux ou peut-être propices à la cultures des porreaux[4] ; ou encore le nom de la Tour de César dans la campagne aixoise, qui ne doit certainement rien à César ni aux Romains, mais désigne un poste de guet du XIVe siècle[5].

---

4 Voir Jean-Claude Bouvier, « Mémoire de la romanité et légendaire toponymique en Provence », dans *Montagnes, Méditerranée, Mémoire, Mélanges offerts à Philippe Joutard*, Musée Dauphinois et Publications de l'université de Provence, 2002, p. 196-208.

5 Voir Noël Coulet, « Mythe et histoire, Marius, Victoire, César », dans le *Guide d'Aix-en-Provence*, par Nerte Fustier-Dautier, Noël Coulet, Yves Dautier, Raymond Jean, Lyon, La Manufacture, 1988, p. 47.

Dans la ville proprement dite, la toponymie à consonance romaine dépend beaucoup des monuments ou vestiges existants. Cela est vrai surtout pour Arles: rue de l'Amphithéâtre et rue des Arènes, rond-point des Arènes (plus récent), qui désignent tous les trois le même monument, rue de l'Aqueduc Romain, rue de la Colonne Romaine, avenue des Alyscamps, sans oublier l'hôtel Jules César, le lotissement des Amphores... À Aix-en-Provence, c'est surtout le souvenir du proconsul Caius Sextius, fondateur de la ville, qui est présent et même surreprésenté, puisque il donne son nom à un cours, à une résidence et à une Villa. On a des éléments de mémoire romaine également à Fréjus: place et traverse Agricola, le conquérant de l'Angleterre, sous le règne de Caligula, né à Fréjus, mais aussi avenue du Théâtre Romain, avenue des Acqueducs...

1.3. Gaulois et Celto-ligures

Cet éclairage porté sur les Grecs et sur la romanité tend à laisser dans l'ombre la mémoire des populations locales antérieures: les Gaulois ou les Celto-ligures. Il est significatif qu'à Aix, pas une rue ne rappelle ceux qu'on a appelés les Salyens d'Entremont, qui étaient des Celto-ligures, alors que leur capitale, Entremont, est sur les hauteurs qui dominent la ville, sur le territoire de la commune. C'est à Aix uniquement le nom d'un hôtel, le Mas d'Entremont, mais Marseille a une rue d'Entremont et une rue des Salyens.

D'une façon générale, on trouve peu de traces des Gaulois ou des Salyens en Provence. Sur 57 noms de rues portant le nom des Gaulois en France, 4 seulement sont situés en Provence: Marseille, Saint-Rémy de Provence, Roquebrune-sur-Argens (83), Orange. Quant à Vercingétorix, qui est représenté 61 fois en France, c'est un quasi-inconnu en Provence: une seule attestation, à Toulon. Les Salyens sont seulement quatre pour toute la France: Marseille, Salon, Vitrolles et un dans le Gers. Et bien sûr il n'y a pas de sociétés commerciales gauloises ou salyennes. Au contraire les appellations apparaissent souvent dévalorisantes: à Marseille la montée des Gaulois est une voie difficile, étroite et très pentue, conduisant à la chapelle de Nazareth au pied d'un ancien château fort dont les bases seraient très anciennes.

1.4. Les Sarrasins

Voici un peuple envahisseur qui occupe une place essentielle dans l'imaginaire et dans le légendaire de beaucoup de Français et en particulier en Provence[6]. Les Sarrasins ont une image très complexe en Provence, associée aux destructions dont ils sont tenus pour responsables, mais aussi à des valeurs plus positives de construction, de beauté, d'affirmation de soi dans la lutte.Les noms de lieu qui se réfèrent aux Sarrasins sont beaucoup plus nombreux que ceux qui relèvent des Gaulois, simplement un peu plus rares en toponymie urbaine. Mais ils témoignent de la même ambivalence. Nous en relevons ainsi 14 dans le Var, qui est le lieu privilégié de la présence sarrasine

6 Karin-Larissa Basset, *Le légendaire sarrasin en France*, Grenoble, Centre alpin et rhodanien d'ethnologie, 2006,

en Provence. Les espaces ainsi dénommés sont des rues : rue des Sarrasins à Sainte-Maxime, rue Sarrasine à La Garde Freinet, mais aussi des voies montueuses, des hauteurs, comme la rampe des Sarrasins à La Garde encore, la colline des Sarrasins à La Croix Valmer, la corniche des Sarrasins à Roquebrune sur Argens. Plusieurs de ces voies se réfèrent à des constructions supposées sarrasines qu'elles contiennent ou auxquelles elles conduisent : place Porte Sarrazine à Fayence, chemin de la Tour Sarrazine à Cavalaire, avenue de la Tour Sarrazine à Rayol... Comme le dit K.-L. Basset, « les Sarrasins du Moyen Âge ont bien rejoint les Grecs et les Romains parmi les grands ancêtres antiques[7] ».

2. La Provence médiévale

D'une façon générale, on observe en Provence une mémoire toponymique très faible des pouvoirs politiques qui s'y sont succédé. Il n'existe aucune trace du royaume de Provence du comte Boson du IXe siècle ou d'Hugues d'Arles, duc de Provence et marquis du Viennois, qui fut aussi roi d'Italie et vainqueur des Sarrasins. Très peu de traces également des deux grandes dynasties qui ont marqué l'histoire de la Provence médiévale : les comtes de Barcelone (dès le XIIe siècle) et les Angevins (à partir du milieu du XIIIe siècle). Il est vrai que d'une façon générale ces souverains ont peu vécu en Provence et que leur autorité sur les seigneurs locaux était souvent assez limitée. Cela constitue ainsi une grande différence avec d'autres régions de France, comme la Bourgogne dont les ducs sont très présents dans les rues de Dijon[8].

Le seul Comte de Barcelone qui semble avoir reçu un hommage toponymique est Raymond Bérenger V, qui a hérité d'un rond-point à Aix, il y a quelques années seulement. Mais il est vrai que ce fut aussi le seul comte de Barcelone qui ait résidé d'une façon permanente à l'intérieur du Comté de Provence[9].

Pour les Angevins, la mémoire a été focalisée d'une façon exclusive sur deux figures, qui sont devenues de véritables héros légendaires pour les Provençaux : la « bonne Reine Jeanne » et le « bon Roi René » qui fut le dernier des souverains indépendants de Provence. La Reine Jeanne a reçu 25 noms de rues en Provence méditerranéenne, dont 13 dans les Bouches-du-Rhône et en particulier 3 à Marseille dans trois arrondissements différents (1er, 9e et 13e). Ce succès relatif est très étonnant, car, selon les historiens, « il n'y a guère de réputation plus usurpée que celle de la Reine Jeanne[10] ». Mais la reine qui fut prisonnière de Charles de Duras, son ennemi, et étouffée sur son ordre, a pu apparaître comme une victime de l'histoire, ce qui est un gage assuré de célébrité toponymique.

Le roi René, fort curieusement, a une présence toponymique plus faible : 22 attestations, dont 13 seulement en Provence et sur les côtes méditerranéennes (une dans

7 Karin-Larissa Basset, *ouvrage cité*, P. 93.

8 Sur la toponymie urbaine de Dijon, voir Georges Collet, *Petit dictionnaire des rues de Dijon*, Dijon, 1996.

9 *Histoire de la Provence*, sous la direction d'Édouard Baratier, Toulouse, Privat, 1969, p. 155.

10 Martin Aurell, Jean-Paul.Boyer, Noël Coulet, *La Provence au Moyen Âge*, Aix-en-Provence, PUP, 2005, p. 275.

les Pyrénées-Orientales), les autres étant en Anjou. Et pourtant l'œuvre accomplie par ce roi est jugée largement positive par les historiens : il a contribué à l'essor de la vie économique et il est surtout connu pour son action en faveur des lettres et des arts. Son image est d'autant plus favorable qu'il a vécu plus que les autres souverains angevins en Provence. Enfin il jouit depuis longtemps d'une reconnaissance populaire peu contestable. Un exemple : à Aix le boulevard du Roi-René est créé en 1867 seulement, mais cette décision officielle confirme un usage populaire comme le dit le texte de la délibération municipale : « [ce boulevard] prendra officiellement le nom du Roi René, qui lui a été donné par la population depuis un temps immémorial[11] ».

Mais, plus encore que pour les Phocéens, le légendaire du roi René prend appui sur d'autres éléments que la toponymie urbaine. Quelques noms d'enseignes, bien moins nombreux que ceux des Phocéens : « hôtel du Roi René, Calissons du Roi René, Agence du Roi René » à Aix. Quelques bâtiments où il a vécu ou qu'il est censé avoir fréquentés : « château du Roi René » à Tarascon, « pavillon de chasse du Roi René, entre Luynes et Gardanne ». Il est présent dans la littérature provençale, celle de Mistral en particulier (tout comme la reine Jeanne) et surtout dans un certain nombre de productions de la tradition orale : par exemple les « cheminées du roi René », connues dans toute la Provence. Selon un témoignage oral recueilli à Marseille, « quand on va sur le port pour s'ensoleiller, on dit : nous allons dans la cheminée du roi René, parce que, dit-on, le roi René arpentait le rivage[12] ». Et on connaît bien l'expression provençale : *se caufa a la chaminèio dóu Rei Reinié* « se chauffer à la cheminée du roi René », qui signifie simplement « se chauffer au soleil[13] ». La notion de promenade apparaît liée au souvenir du bon roi, ce qui explique l'appellation *promenade du Roi René* à Tarascon et peut-être le boulevard d'Aix.

3. La Provence française à partir de 1481

Du point de vue politique, la toponymie urbaine témoigne, en Provence comme ailleurs, des grandes évolutions de la vie politique nationale. L'Ancien Régime nous offre sans doute peu de caractéristiques par rapport aux autres régions, si ce n'est tout de même une mémoire assez faible de la royauté. Un exemple significatif : l'adjectif *royal*. On trouve un « Chemin royal » à Bédarrides (84), une « Voie royale » à La Brillanne (04), une « Ancienne Route royale » à Orange, qui sont des vestiges des appellations anciennes extra-urbaines, ou encore un « Pont-royal » à Mallemort (84), une « rue du Parc royal » à Cannes (06), une « avenue de la Tour royale à Toulon » (83), un « passage de la Cour royale » à Castellane (04), une montée et une « rue de la Porte Royale » à Entrevaux (04). Mais tout cela est peu de choses : une quinzaine de toponymes urbains sur les 454 qui dans les communes françaises ont été formés avec l'adjectif *royal(e)*. Et surtout il n'existe en Provence aucune voie urbaine simplement

11 Archives Communales d'Aix, Délibération municipale du 14 mars 1867.

12 Enquête d'Anne Sportiello, dans *Le Roi René et son temps*, catalogue de l'exposition du Musée Granet, 1981, p. 229.

13 F. Mistral, *Tresor dóu Felibrige*, article *chaminèio*.

appelée rue Royale ou place Royale, comme cela s'est souvent produit ailleurs et plus particulièrement dans la moitié nord de la France. Des villes importantes de la Provence occidentale, comme, Aix, Avignon, Marseille n'ont actuellement aucun nom de rue contenant le qualificatif de *royal.*

Quant aux rois de France, il faut reconnaître qu'ils sont très peu représentés dans la toponymie urbaine française : 58 au total pour toute la série des Louis (saint Louis mis à part), Louis XIV et Louis XI se taillant la part du lion, si on peut dire, avec 19 attestations chacun. Mais en Provence c'est pire qu'ailleurs. Deux voies urbaines seulement pour toute la série : un chemin Louis XIV à Cotignac, en souvenir des vœux d'Anne d'Autriche auprès du sanctuaire Notre-Dame des Grâces qui aboutirent, dit-on, à la naissance du futur Louis XIV ; et une rue Louis XIII à Avignon, peut-être en rapport avec le passage de Louis XIII dans la Cité des Papes.

Deux rois font tout de même exception à cette mise à l'écart nationale : saint Louis et Henri IV. Le premier est partout honoré en France, mais les appellations toponymiques ne sont pas toujours faciles à interpréter : une rue Saint-Louis est souvent une rue qui contient ou qui conduit à une église Saint-Louis (ce qui est tout de même un signe de présence), et d'autre part en Provence le saint Louis honoré peut être saint Louis d'Anjou, né à Brignoles, ce qui est le cas pour le cours Saint-Louis de Marseille.

Quant à Henri IV, une surprise de taille nous attend. Alors que cet autre « bon roi », très populaire auprès des Français, qui apprécient sa poule au pot ou son cheval blanc, a une position toponymique assez confortable : 213 noms de voies urbaines, il est quasiment absent en Provence et même plus largement dans le grand sud-est de la France : une seule attestation sur tout le territoire de la région Provence-Alpes-Côte-d'Azur, dans le Var à Toulon. Mais il n'y a pas non plus de traces d'Henri IV dans la Drôme ou dans l'Isère voisines. Comme on le voit sur la carte cette particularité contribue à créer un déséquilibre réel entre la moitié orientale de la France, très peu marquée par la mémoire toponymique d'Henri IV, et la moitié occidentale où l'on voit un jaillissement spectaculaire du nom du monarque à partir de son berceau béarnais et une implantation plus forte sur les terres de tradition protestante du Bordelais, de Charente-Maritime, de Normandie.

Cette absence d'Henri IV en Provence est certainement très significative. Même si l'histoire des rapports entre le pouvoir royal et les Provençaux pendant les affrontements entre catholiques et protestants, sous les règnes d'Henri III et Henri IV, est très complexe, même si à la fin du siècle, en 1594, « la noblesse ligueuse réunie à Aix [...] reconnut Henri IV[14] », il est fort probable que la situation toponymique actuelle est dans une certaine mesure la traduction de l'importance prise par la Ligue en Provence pendant cette période, mais aussi plus largement d'un certain esprit de résistance aux pouvoirs en place dont les toponymes urbains provençaux portent souvent la marque. La ville de Marseille avait d'ailleurs donné une place, aujourd'hui disparue, à Charles de Casaulx, le chef ligueur qui avait pris le pouvoir à Marseille en 1592 et avait mis en place une république, indépendante du Parlement d'Aix aussi bien que du roi de France, avant d'être assassiné en 1596.

14 *Histoire de la Provence*, p. 261.

4. Les piliers de la République

C'est avec la IIIe République que le panthéon s'élargit, à la fois par le remplacement de noms traditionnels ou d'usage, notamment s'ils renvoient à une référence religieuse, et grâce à la création de nouveaux quartiers. Or, très tôt, la République a pris en Provence une coloration « avancée », tant dans les principales villes que dans les bourgades rurales ou semi-rurales. D'Orange à Grasse, la dominante politique est donc radicale, puis socialiste. Cette prépondérance – celle des « rouges » contre les « blancs » – impose sa marque dans le choix des dénominations.

4.1. La France des Lumières, de la Révolution à l'Empire

Les philosophes des Lumières – Voltaire et Rousseau surtout – sont élus souvent en même temps que les grands révolutionnaires. Compte tenu de ses origines et malgré l'opprobre qui peut peser sur lui, Mirabeau est bien présent dans tout le département des Bouches-du-Rhône (29 localités), et pas seulement à Aix. D'autres communes lui ont donné une place de choix, comme Marignane qui possède également son cours Mirabeau. La présence de Danton et Robespierre n'est pas rare, tout comme celle de Carnot et des généraux de la Révolution, Hoche, Marceau et Bonaparte (dont la gloire est liée au siège de Toulon). Ajoutons que deux héros de la Révolution, bien que d'origine provençale, sont plutôt négligés : Sieyès (sauf à Fréjus, son lieu de naissance) et Barras. Il en va de même avec les Girondins, comme avec les Montagnards considérés comme les plus fanatiques, Saint-Just et Marat.

En dépit de la route Napoléon, il va sans dire que, dans une région où l'hostilité aux deux empires a prévalu, ni l'oncle (car célébrer Bonaparte n'a pas le même sens qu'honorer Napoléon), ni le neveu, l'homme du coup d'État qui a réprimé le soulèvement de la Provence républicaine, n'occupent une place notable, sauf dans les Alpes-Maritimes (où le premier a débarqué venant de l'île d'Elbe, tandis que le second assurait le rattachement du comté de Nice à la France). Leur nom a été effacé avec la République et il a été assez peu remis en honneur[15].

4.2. La Seconde République

En revanche, la Seconde République est assez présente à travers quelques-uns de ses chefs, qui ont été les élus de la région et qui, souvent, font le lien avec les débuts de la IIIe République. Il s'agit surtout de Ledru-Rollin, le chef des démoc'soc', et de Raspail, originaire de Gigondas et donc particulièrement présent dans le Vaucluse (14 communes). La présence de Lamartine tient davantage à sa notoriété de poète qu'à son rôle en 1848. Les socialistes ayant conquis le pouvoir municipal à partir de la fin du XIXe siècle, la présence de quelques initiateurs – Louis Blanc, Proudhon, Blanqui surtout – n'est en rien surprenante. En revanche, on chercherait en vain Saint-Simon ou Fourrier, et, il va sans dire, Marx. Notons la présence dans plusieurs communes

15 Cependant, en 1995, Marseille a donné le nom de Napoléon III à l'esplanade du Palais du Pharo sur un terrain que la commune lui avait donné.

du Var de Martin Bidouré, le martyr de l'insurrection varoise de décembre 1851, jeune cardeur de chanvre de Barjols, pris par les soldats lancés à la poursuite de la colonne républicaine et fusillé... deux fois. La mémoire de ce soulèvement républicain a été récemment ravivée, à l'occasion de son 150e anniversaire, grâce à l'action de l'association 1851-2001. Divers villages des Alpes-de-Haute-Provence et du Var – une dizaine – ont inauguré des places ou des ronds-points en référence à cet événement, fondateur de la tradition républicaine locale[16]. D'autres inaugurations viennent d'avoir lieu en 2011 dans les Alpes-de-Haute Provence.

4.3. La République radicale et socialiste

La Provence républicaine n'a pas manqué de donner toute sa place aux références consacrées, grandes dates ou grands hommes, en plus de la République elle-même : le 14 juillet, le 4 septembre, Gambetta, Ferry, Hugo, et, dans une moindre mesure, Thiers (ses origines aixoises et son rôle dans l'adoption de la forme républicaine compensant les griefs que la gauche pouvait avoir à son égard). Deux autres personnages se trouvent dans ce groupe très communément répandu – et pas seulement en Provence –, l'un apolitique, mais figure du progrès et artisan de la lutte contre la maladie du ver à soie (qui fut une ressource importante dans la région jusqu'au début du XXe siècle), Pasteur, l'autre très politique mais qui a gagné le consensus par son rôle dans la victoire de 1918, Clemenceau, leader radical longtemps haï à droite, puis contesté à l'extrême gauche, député, puis sénateur du Var entre 1885 et 1919. Les radicaux associent aux personnalités nationales d'autres hommes politiques de bonne stature qui, parce qu'ils représentent la région au Parlement ou ont laissé un souvenir marquant en tant que maires, méritent de passer à la postérité, à commencer par les Pelletan (Camille et Eugène) ou le martyr de la Commune de Marseille, Gaston Crémieux. Il faudrait à cette trop rapide description ajouter une analyse des emplacements attribués à ces références fondatrices : places centrales, nouveaux boulevards et avenues entourant les vieilles villes ou permettant d'y accéder.

Il n'est pas rare que les choix d'alors reflètent un anticléricalisme de combat. La place de la République remplace souvent celle de l'Église, et, à Toulon, c'est Robespierre qui est choisi pour débaptiser la place de la Cathédrale au début du XXe siècle[17]. Dans la même ville, on peut encore voir dans le quartier, alors ouvrier, du Mourillon, une plaque dont on s'étonne qu'elle ait échappé à la vigilance des épurateurs de Vichy ou de municipalités mieux disposées à l'égard de la religion. Il s'agit de celle de la rue Ernest Renan qui précise, outre ses dates de naissance et de mort et sa qualité de « philosophe », qu'il était « un savant critique des dogmes catholiques ». La plaque nous replonge dans l'atmosphère du Toulon aux municipalités radicales (notamment celle du philosophe Henri Dutasta), puis socialistes, de la fin du XIXe siècle. Dans la même veine, s'inscrivent les hommages rendus ici ou là à Émile Combes ou,

16 Voir le site très riche de l'Association www.1851.

17 Vichy ayant restitué le nom de la cathédrale, la Résistance n'osa pas y revenir et Robespierre se retrouva dans une position bien moins centrale et bien moins polémique.

peut-être plus inattendu, à Francisco Ferrer, fusillé à Barcelone en 1909, victime de la répression et de la haine cléricale. Son nom se trouve dans les Bouches-du-Rhône, notamment dans le bassin minier de Gardanne. L'exemple le plus explicite d'anticléricalisme est fourni par le Var avec la bourgade des Arcs, où, en 1931, Ferrer vint rejoindre le Chevalier de la Barre et Étienne Dolet pour encadrer l'église du village (la place de l'Église ayant été attribuée à Anatole France). Le cas Ferrer est d'autant plus significatif que la présence de héros étrangers est faible dans la toponymie urbaine en général et, à cette époque, en particulier. Seul Garibaldi fait exception, et pas seulement à Nice. Autre exception, mais, elle, tout à fait liée au contexte touristique de la Côte d'Azur naissante de la fin du XIXe siècle : les noms des souverains et princes européens que l'on trouve à Hyères, Nice, Cannes, Menton, etc. – la reine Victoria occupant le premier rang de ce palmarès (Hyères dès 1879).

Un mot pour les artistes français du XIXe siècle – d'abord les peintres impressionnistes, puis les compositeurs comme Bizet, Gounod, Berlioz, etc. – dont le succès est impressionnant : cette vague, qui n'est pas propre à la région, est évidemment liée à la prolifération des lotissements d'habitat individuel et du stock généralement limité de références dans lequel puisent les promoteurs. C'est pourquoi on les trouve toujours les mêmes et toujours groupés au milieu d'autres configurations toponymiques aussi stéréotypées, mais, en général, naturalistes. Ce choix, réitéré commune après commune, n'en est pas moins significatif d'une « culture » et d'un moment (la fin du XXe siècle, à partir des années soixante).

5. Les troubles du XXe siècle

5.1. La Grande Guerre

À partir de la Guerre de 14-18, le panthéon toponymique devient moins homogène. Fréquemment, dès le début de la guerre, ont été honorés les Belges ou leur roi Albert Ier, puis, après guerre, les diverses incarnations de la victoire, surtout les chefs militaires – Joffre, Gallieni (retiré à Saint-Raphaël) et Foch. Cependant, s'il y a une caractéristique régionale, elle se trouve dans la promotion du XVe Corps, ce corps d'armée de la XVe région militaire (soit le Sud-Est méridional), stigmatisé en août 1914 à travers l'image de « l'aimable Provence » comme responsable de la reculade devant l'Allemand dans la région de Dieuze. En 1918, à peine l'armistice signé, plusieurs localités provençales – surtout dans le Var (9 sur 17) – donnent son nom à l'une de leurs plus belles voies, comme pour effacer un affront qui jouait sur les stéréotypes. Une autre façon de riposter a été de donner le nom des morts à la guerre à des rues. Certaines, comme Oraison (Alpes-de-Haute-Provence), l'ont fait de façon systématique, ce qui ne laisse plus de grandes possibilités après. À Six-Fours (Var), c'est un « fusillé pour l'exemple » réhabilité qui entre dans le panthéon héroïque dès 1923[18]. Dès la fin de la guerre, avec Clemenceau, est célébré le président Wilson, à la fois pour son rôle dans

18 Rue du Chasseur-à-pied-Auguste-Odde, fusillé pour l'exemple en septembre 1914 (le nom attribué par le conseil municipal en 1923 était « du chasseur Odde », il a été transformé en « chasseur à pied Odde » le 8 juin 1998 pour éviter les confusions).

la victoire, mais aussi pour les principes auxquels il se réfère. À la veine humaniste, privilégiant la négociation diplomatique à l'épreuve de force, que celui-ci représente, on peut rattacher les hommages reçus par Aristide Briand après sa mort, prix Nobel de la Paix. Les quelques municipalités communistes de la région se distinguent surtout en promouvant Henri Barbusse, l'auteur du *Feu*, parfois en intégrant Lénine dans leur panthéon.

5.2. Continuité républicaine

Briand incarne un pacifisme qui, alors, se conjugue assez souvent avec la tradition républicaine « avancée ». Celle-ci se maintient jusque dans le deuxième tiers du XXe siècle. Elle est portée par des municipalités socialistes qui prolongent les choix faits auparavant par les radicaux. Jaurès prend alors rang parmi les pères fondateurs, en étant toujours situé à une place de choix. Mais les marqueurs de cette orientation socialiste se trouvent plutôt du côté de Jules Guesde et surtout de Roger Salengro, qui est en quelque sorte le « martyr » de l'époque du Front populaire. En revanche, il faudra parfois attendre assez longtemps après sa mort pour que certaines municipalités de gauche – Marseille seulement en 1976 – fassent entrer Léon Blum dans leur panthéon. Certaines communes, comme Volx (Alpes-de-Haute-Provence), ont fait preuve d'originalité en célébrant les congés payés (1996).

5.3. Héros et martyrs, la Résistance et la Libération

Ce que révèle Vichy, c'est que la guerre idéologique entre les deux France, celle des « blancs » et celle des « rouges », persiste avec leurs panthéons, qui renvoient à deux imaginaires politiques. L'un des traits caractéristiques de la Révolution nationale réside dans l'épuration symbolique menée par les municipalités nommées entre fin 1940 et 1941. Le panthéon républicain antérieur est souvent effacé et remplacé soit par les noms, notamment à référence religieuse, éliminés sous la IIIe République, soit par les héros de la France éternelle, héros militaires ou de l'expansion coloniale en particulier ou renvoyant aux temps antérieurs à la Révolution française. À la Libération, la Résistance qui s'inscrit dans la lignée « avancée » (elle est dominée ici par les socialistes et les communistes) remet en place le panthéon épuré et ajoute une strate nouvelle, celle des martyrs du combat libérateur. D'emblée, ce sont les morts locaux, FFI tués à la Libération et résistants abattus, que l'on honore, parfois, comme à Marseille ou à Toulon (municipalités communistes), de façon massive, quasi systématique. Parmi les héros nationaux, émergent le communiste Gabriel Péri (né à Toulon et formé à Marseille) et le gaulliste catholique Honoré d'Estienne d'Orves (dont certaines attaches se trouvent dans la région toulonnaise), qui sont plutôt promus par les municipalités à majorité communiste (la « ligne » étant alors à l'unité nationale), tandis que Pierre Brossolette et Marx Dormoy sont proposés, eux, par les municipalités socialistes. Cette strate issue de la Résistance reste très active jusque vers 1948, puis s'étiole avant de retrouver à la fin des années soixante une vigueur qui ne se dément plus, presque jusqu'à aujourd'hui.

Cependant, sous la IVe République, le relais est pris par de grandes figures militaires, liées à la Seconde Guerre mondiale, mais aussi aux événements d'Indochine qui l'ont suivie. Il s'agit, en particulier, aussitôt après leur mort, du général Leclerc et, plus encore, du maréchal de Lattre de Tassigny, chef de la Ire Armée française dont les unités avaient débarqué en Provence et assuré la libération de Toulon et Marseille.

Le grand absent de la fin des années quarante est Jean Moulin, presque ignoré alors, mais qui devient à partir des années soixante le symbole même de la Résistance, un symbole consensuel, mais s'inscrivant particulièrement dans la lignée de la tradition républicaine provençale, tradition dont il était issu. Originaire de Saint-Andiol, il est alors particulièrement honoré dans la région, notamment dans le Var, ce qui n'est pas tout à fait étranger à la situation politique d'un moment marqué par la poussée de l'extrême droite. Bien qu'elle ait évolué au fil des années, l'image du général de Gaulle a bénéficié aussi, dans les années 1980, de ce caractère de marqueur contre les nostalgiques de l'Algérie française, au point que, très souvent, elle est redoublée dans les mêmes communes par le renvoi au 18 juin 1940 en 1990. Mais son succès, depuis le décès du Général en 1970, tient surtout à son caractère syncrétique. Il est étonnant qu'une région qui n'a jamais été gaulliste (par suite de l'importance de la gauche et de la domination à droite des adversaires du Général) soit celle qui, au fil des années, lui a rendu le plus fortement hommage[19]. S'il est porté par le basculement politique que connaît la région entre les années 1970 et les années 1980, faisant passer nombre de communes de gauche à droite, ce succès ne tient pas seulement à ça, car les municipalités de gauche n'ont pas été en reste dans l'hommage. Seules ont traîné les pieds, les villes où la majorité municipale était perméable à la pression du lobby rapatrié (Avignon, Toulon et Marignane en particulier).

5.4. Soubresauts mémoriels

Le poids de ce groupe est sensible dans les choix toponymiques faits alors dans ces communes. Ils sont caractérisés par la promotion de l'Armée d'Afrique – via le maréchal Juin et les régiments qui avaient participé à la libération de la région –, celle des « héros » de l'Algérie française – de la colonisation jusqu'au général Salan (Marignane avant même 1995 et une municipalité Front national, Toulon, avec une municipalité de cette tendance en 2001). En fait, la guerre d'Algérie reste un lieu d'affrontement mémoriel aujourd'hui encore. La FNACA[20], comme ailleurs, milite pour le baptême de places et rues « du 19 mars 1962, fin de la guerre d'Algérie », date que refusent ceux qui se sont érigés en porte-parole des rapatriés. Il est significatif que les Alpes-Maritimes soient presque vides de la référence au 19 mars 1962, à laquelle est souvent opposé le souvenir du Bachaga Boualam, mort en 1982 dans la commune d'Arles, figure emblématique des Algériens de souche restés fidèles à la France. C'est

19 Voir à ce sujet le numéro spécial « Les voies ''De Gaulle'' en France. Le Général dans l'espace et la mémoire des communes » des *Cahiers de la Fondation Charles de Gaulle*, n° 17, 2009, sous la direction de P. Oulmont. J.-M. Guillon y a donné une contribution « De Gaulle en Provence : l'hommage massif d'une région rétive au gaullisme », p. 123-134.

20 Fédération nationale des anciens combattants d'Algérie, qui regroupe plutôt les anciens appelés.

ce que fit la municipalité FN de Vitrolles qui remplaça l'un par l'autre en 1999. Mais, assez fréquemment, c'est aussi le souvenir des « combattants d'Afrique du Nord » (19 dans les Alpes-Maritimes et 12 dans le Var, alors que les Hautes-Alpes et les Alpes-de-Haute-Provence quadrillées par la FNACA et le 19 mars en ont très peu) ou celui de « l'Armée d'Afrique » qui est mis en avant. Cette mémoire coloniale, sinon colonialiste, est adossée à une mémoire militaire portée par des associations d'anciens combattants, très bien implantées dans la région. C'est à elle que l'on doit la relative floraison des lieux consacrés notamment aux « Combattants d'Indochine » dans les années 1990. Ainsi à Toulon, où, en 1992, sont inaugurées des allées de l'Armée d'Afrique, un rond-point du Combattant d'Indochine et un autre de la Légion étrangère, alors que l'Armée d'Afrique avait déjà été honorée un peu plus de dix ans auparavant, en 1980, avec les commandos d'Afrique et les tirailleurs algériens. Cette présence explique une certaine tendance à la « militarisation » de la toponymie urbaine, favorisée aussi par le basculement à droite de la région. À Toulon, cette tendance se greffe sur une tradition plus ancienne, mais elle a été sérieusement réactivée dans la deuxième moitié des années 1970, alors que le conseil municipal traînait les pieds pour honorer le général de Gaulle et qu'un mémorial à l'Algérie française, inauguré en 1981, rencontrait, lui, moins de réserves. Aix-en-Provence fournit un autre cas de figure significatif, les ronds-points jouant un rôle non négligeable dans les possibilités de promotion. L'un des derniers en date, consacré en 2010 au général Bigeard, n'a pas été sans soulever quelques polémiques.

À côté de cette poussée significative, force est de constater que la politique ne fait plus recette, surtout en ce qui concerne des figures nationales. Ni Georges Pompidou, ni François Mitterrand n'ont rencontré un grand succès, pas plus que, pour la IVe République Antoine Pinay ou le président Coty. Gaston Defferre n'a guère été adopté ailleurs que dans la région marseillaise. Seul Pierre Mendès-France tire quelque peu son épingle du jeu dans les municipalités de gauche (Marseille, 1984). Même les municipalités communistes font preuve de banalité depuis une trentaine d'années dans leurs choix toponymiques, depuis que les secrétaires généraux du PC ne sont plus héroïsés.

En fait, l'affrontement droite/gauche s'est exprimé à certains moments de tension par l'intermédiaire de héros ou martyrs étrangers. Si la gauche a honoré Salvador Allende et Nelson Mandela, la droite a opté, dans le contexte du début des années 80, pour Andrei Sakharov ou le père Popiełuszko, parfois pour Anouar-el-Sadate (Aix-en-Provence[21]). De façon très significative, la municipalité FN de Vitrolles renouait alors avec l'épuration toponymique et éliminait, outre François Mitterrand, Olof Palme, Marcel Paul et Jean-Marie Tjibaou, Nelson Mandela auquel elle préféra Mère Teresa[22]. Il fut un temps où l'idée européenne se portant bien, et l'Europe et celui

21 Il est à noter qu'Yitzhak Rabin a été honoré par les uns comme par les autres, comme l'avait été Kennedy en 1963.

22 Ainsi que, entre autres, Saint-Exupéry, Jean-Pierre Stirbois, Marguerite de Provence à la place des autres noms éliminés. Pour la période contemporaine, je me permets de renvoyer à ma contribution « Panthéon fin de siècle en Provence », dans Crivello M., Garcia P. et Offenstadt N., dir., *Concurrence*

qui a été consacré comme son « père », Jean Monnet, ont été largement disséminés dans la toponymie, les ronds-points offrant là encore de nombreuses opportunités.

En fait, la tendance à la dépolitisation du panthéon est nette. Elle s'accompagne d'un élargissement des références et des modèles. Il est à noter que cette tendance ouvre (modestement) le panthéon toponymique aux femmes, dont la présence était jusqu'ici pratiquement limitée à Marie Curie (le plus souvent avec Pierre) et quelques résistantes notoires (Danielle Casanova surtout et Bertie Albrecht). Par conséquent, pour la période la plus contemporaine, à côté de figures locales de citoyens ou citoyennes dévoués à leur commune, la préférence penche pour des personnages très médiatisés : sportifs, artistes de diverses catégories – artistes de variétés ou peintres surtout (d'où la présence de Picasso, bien qu'il soit encore perçu par les représentations courantes comme la pointe de la modernité et de l'audace), écrivains (Camus étant la caution progressiste de la mémoire rapatriée), voire des victimes de faits divers transformés en nouveaux héros de notre temps (le juge Michel ou Coluche à Cogolin dans le Var, la député Yann Piat dans le secteur de Hyères). Quant aux savants ou grands entrepreneurs, ils sont plutôt réservés aux zones industrielles et commerciales.

Un signe de cette tendance à la dispersion et à la banalisation du panthéon : la commune de Roquebrune-sur-Argens (Var) se targue d'être la seule au monde à inaugurer chaque année une rue en hommage à un héros... de bande dessinée, le dernier en date en septembre 2011 étant « Léonard, héros de BD créé en 1975 par Turck et de Groot », comme l'indique la plaque de couleur verte et en caractères « comic » qui a été apposée.

7. Identité provençale

En fait, l'évolution que nous venons d'évoquer montre une certaine perte de spécificité régionale au fil du XXe siècle. Elle peut se retrouver dans la plupart des régions, même si une analyse statistique de grande ampleur et fine pourrait probablement mettre en évidence des particularités, voire des sous-cultures, régionales. Mais, puisque recherche d'une provençalité il y a, on ne saurait terminer un survol du panthéon régional sans faire allusion aux hommes (et aux quelques rares femmes) qui paraissent en être les représentants par excellence.

L'émergence des célébrités estampillées « provençales » est en fait très largement contemporaine. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, hors des très grandes villes, Mistral est à peu près le seul dans cette catégorie, exception faite de quelques félibres à la notoriété toute locale. Deux moments marquent son introduction dans la toponymie urbaine, le centenaire de sa naissance en 1930 et le régime de Vichy[23]. La troisième vague coïncide avec l'urbanisation qui déferle à partir des années soixante avec des quartiers d'immeubles collectifs ou de villas. C'est alors qu'une configuration « écrivains provençaux » apparaît, comme il se doit par « blocs » de rues, à

des passés. Usage politique du passé dans la France contemporaine, Aix-en-Provence, PUP, 2006, p. 71-82.

23 Cependant, il est une des rares personnalités qui ont pu être honorées de leur vivant, puisque Marseille dès 1908 et Arles en 1910 l'intègrent dans leur panthéon.

l'égal d'autres configurations du même type que nous avons déjà évoquées. Dans ce « bloc », sont associés les chefs de file du Félibrige (Mistral, Roumanille, Aubanel), et souvent le Félibrige lui-même (ou collectivement, comme à Aix, les félibres[24]), des écrivains « provençaux » de la fin du XIXe siècle, à commencer par Alphonse Daudet (et quelques autres de moindre envergure : Jean Aicard, plutôt dans le Var, Paul Arène dans la partie alpine), plus des écrivains du XXe siècle convoqués sur le même registre et dans le même ensemble : Marie Mauron, Marcel Pagnol bien entendu, et... Jean Giono qui n'y peut mais. S'y ajoute éventuellement, pour faire bonne mesure, Vincent Scotto. Cette exploitation d'une veine « provençale » se retrouve dans les terres de gauche comme dans celles de droite, même s'il est vrai que les municipalités de la droite extrême ont essayé de jouer particulièrement sur cette fibre, d'Orange (avec Raimbaud d'Orange) à Toulon (avec Raimu...) en passant par Vitrolles (devenue un temps, en 1997, « Vitrolles-en-Provence »). Quelques autres célébrités locales peuvent jouer le même rôle : peintres associés à une « école » (Loubon à Marseille, Cordouan à Toulon), mais pas Cézanne qui, lui, fait partie du « bloc » estampillé « impressionnistes », des chanteurs ou acteurs – comme Raimu –, ou bien encore l'industriel Paul Ricard qui, s'il ne s'y résume, est forcément associé à la boisson « identitaire » que l'on sait.

En réalité, ces personnages marqueurs de provençalité se retrouvent au même niveau et avec la même fonction, toute symbolique, que les plantes et autres animaux évocateurs de la région. Un exemple pour illustrer le propos que je tire d'une monographie d'histoire locale consacrée à Port-de-Bouc, l'un des fiefs du parti communiste dans les Bouches-du-Rhône :

> Avec la construction du groupe de HLM des Amarantes apparaissent d'autres dénominations qui ressortent de l'apparition sur la scène locale du mouvement écologique. On honore la nature avec l'allée des Romarins, l'allée des Genêts, l'allée de la Saladelle. Et avec ceux-là ont été aussi honorés nos félibres : l'immortel Frédéric Mistral, Roumanille, Aubanel... L'aménagement du lotissement de la Bergerie a permis l'utilisation de noms d'origine provençale : rue des cades, rue des Fabre, etc.[25].

Le Lavisse de la IIIe République avec lequel s'accordait la toponymie républicaine, via l'école ou l'idéologie partisane, a donc laissé la place à une autre imagerie, certes plus consensuelle, tirée du stock de références élémentaires diffusées par les canaux qui forgent les représentations d'aujourd'hui, en particulier ceux qu'alimentent les médias de masse.

24 D'après les indications données par le service de L'Adresse, le Félibrige est présent dans tous les départements provençaux (sur 12 en France).

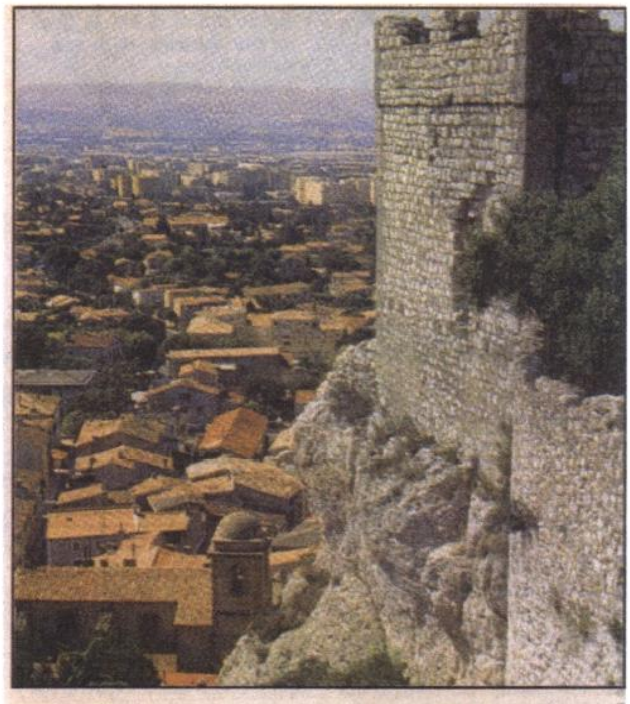
25 In G.Borrios, *L'histoire des noms de rues de Port-de-Bouc*, Port-de-Bouc, vers 1994, p. 3.

04190 Les Mées

83200 Toulon

06910 Pierrefeu

83150 Bandol



Plusieurs rues changent de nom

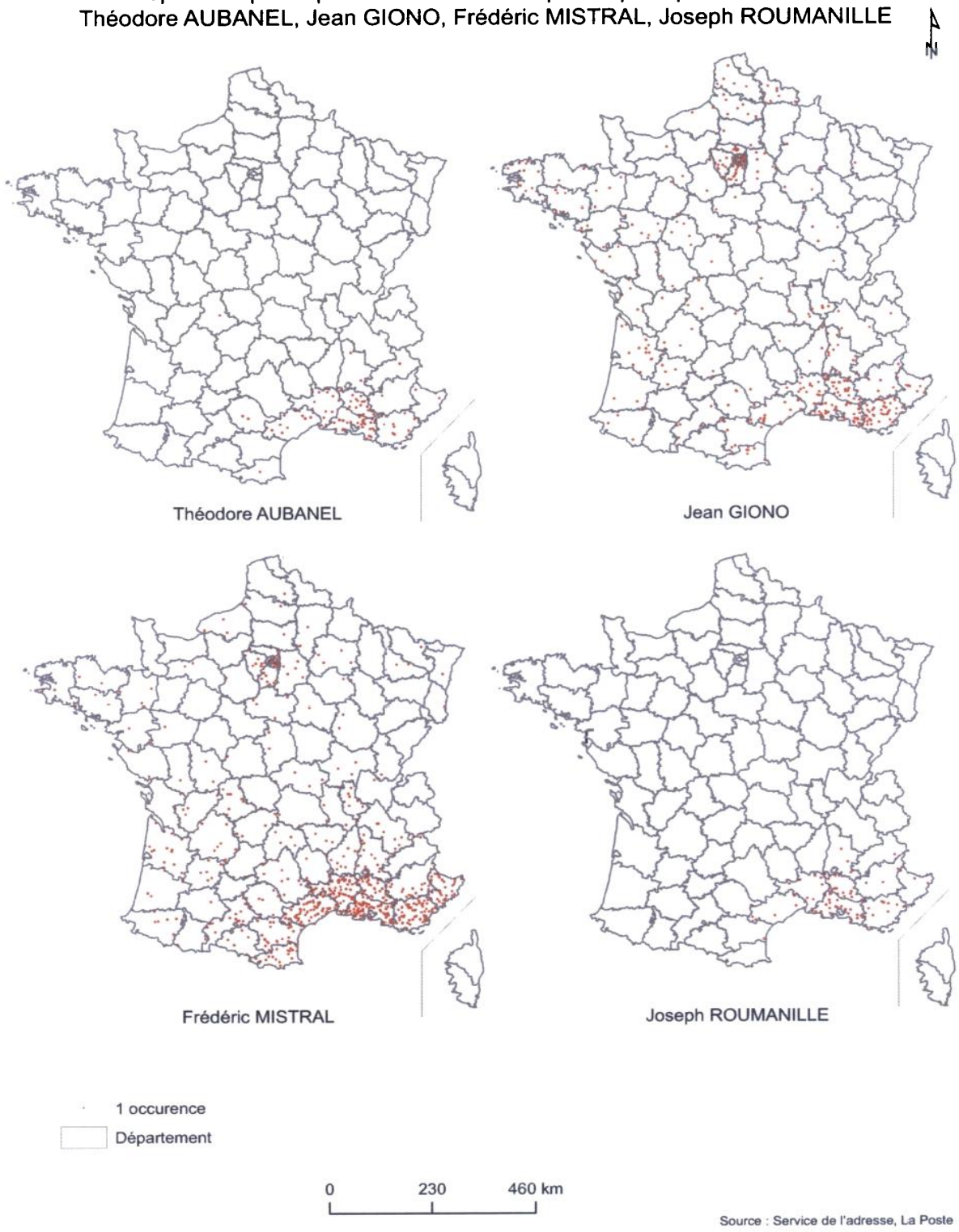
Vitrolles : les Mégret "débaptisent"

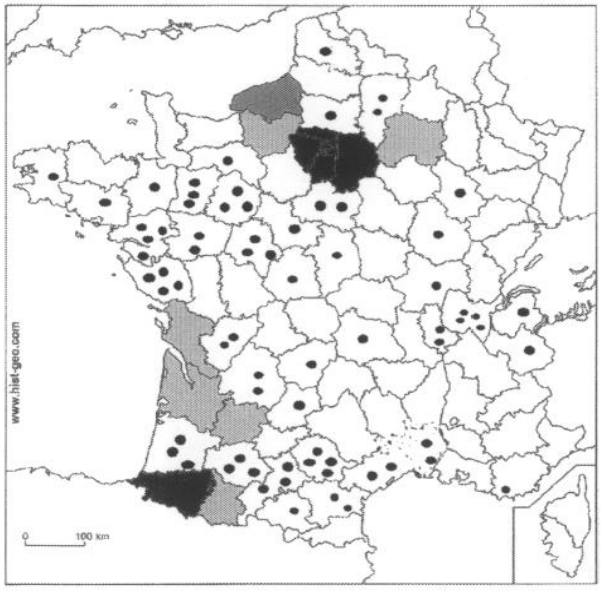
● Lors d'une conférence de presse, Bruno Mégret, le porte-parole de la ville dirigée par son épouse, a annoncé que la municipalité utilisera le nom de Vitrolles-en-Provence comme nom d'usage de la commune, pour marquer sa volonté de l'enraciner dans son identité provençale. Plusieurs noms de rues ou de places seront également changés. Parmi les cas les plus symboliques, les noms de Jean-Pierre Stirbois et du Bachaga Boualam remplaceraient, sur les plaques de rue, ceux de Nelson Mandela et du 19 Mars 1962. (Photo Florian LAUNETTE)

En page 28, l'article de Reanud GUILIANI

La Provence

Répartition par département du voies et places publiques nommées :
Théodore AUBANEL, Jean GIONO, Frédéric MISTRAL, Joseph ROUMANILLE

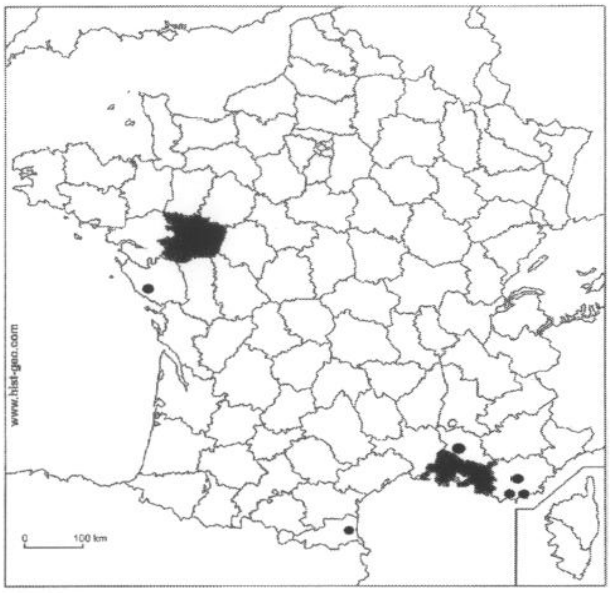




Henri IV

Les Phocéens

La reine Jeanne



Le roi René